

**Peccei, Aurelio – *100 pages pour l'avenir : réflexions du Président du Club de Rome* – Paris, Éditions Economica, 1981, 176 p.**

Maurice Poncelet

Volume 12, numéro 4, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701285ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701285ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poncelet, M. (1981). Compte rendu de [Peccei, Aurelio – *100 pages pour l'avenir : réflexions du Président du Club de Rome* – Paris, Éditions Economica, 1981, 176 p.] *Études internationales*, 12(4), 809–810. <https://doi.org/10.7202/701285ar>

tiellement nationales que l'auteur démontre dans le développement récent de la Station, l'éloignent sans doute des objectifs que le fondateur lui avait assignés. Cependant, faut-il les considérer, a priori, comme des indicateurs négatifs? Peut-être, mais tout dépend de la qualité, de la pertinence du travail effectué par rapport aux objectifs définis *hic et nunc*. C'est par rapport à la substance que se mesure l'efficacité d'institutions comme la Station zoologique. Il est possible qu'en fait le rétrécissement des relations internationales de la Station soit à la fois cause et reflet d'une baisse des activités, tant du point de vue qualitatif que du point de vue quantitatif. Encore aurait-il fallu le dire, l'expliquer, le démontrer – le laisser entrevoir au moins. L'auteur, bien sûr, a délibérément évacué le contenu proprement scientifique de son projet. On se demande, s'il n'aurait pas mieux servi son étude en suivant cette décision d'une façon un peu moins radicale. L'interdisciplinarité nous place devant des défis redoutables.

Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS

*Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences  
Université de Montréal*

PECCEI, Aurelio – *100 pages pour l'avenir: réflexions du Président du Club de Rome* – Paris, Éditions Economica, 1981, 176 p.

Voici un ouvrage, de lecture facile, bien documenté, mais que je n'hésite pas à classer dans la catégorie « livres et films d'horreur ». On est terrorisé quand on les lit ou les voit; puis on oublie vite, d'autant plus qu'on a, à tort ou à raison, l'impression que le scénario est vraiment trop éloigné de la vie réelle.

Je ne veux pas dire que la critique de la situation actuelle du monde, faite par l'auteur, est inexacte; malheureusement non. Ce que je lui reproche, c'est primo de ne pas tenir assez compte du passé de l'espèce humaine, secundo de ne formuler pour l'avenir que des vœux pieux.

M. Peccei, pourtant, fait une remarque capitale au sujet de l'homme (pp. 54-55): « Son projet évolutif n'a pas été et ne peut pas être de se modifier biologiquement lui-même. Il est, au contraire, de modifier son environnement; et ceci l'oblige à une évolution culturelle continue ».

Je ne suis pas, mais pas du tout, persuadé que les autres espèces vivantes aient jamais eu un « projet évolutif de modification biologique » mais je ne veux pas entrer dans le grand débat Création – Évolution. Un fait est indiscutable: l'homme modifie son environnement. Cette modification est-elle la cause ou la conséquence d'un progrès culturel? c'est l'histoire de savoir qui a commencé: la poule ou l'oeuf.

Que l'homme contemporain, dans la modification de son environnement, en soit venu à maltraiter la planète, c'est indiscutable; et beaucoup plus de sagesse serait souhaitable. Il n'en demeure pas moins que la plupart des problèmes sont dus au fait que l'homme a su dominer la nature; je ne veux comme exemple que celui des grandes épidémies dont l'élimination a supprimé une des causes du « contrôle de la population ».

M. Peccei semble oublier que la nature est loin d'être un modèle rationnel. Elle pratique, sur une grande échelle, le désordre et le gaspillage des ressources et des vies; elle repose en grande partie sur la brutalité et la loi de la jungle; il semble même qu'elle ait pratiqué, bien avant l'homme, la destruction de certaines espèces, ne seraient-ce que les grands reptiles de l'ère secondaire.

Quant aux hommes primitifs, s'ils n'ont par trop détruit leur environnement, c'est en raison de leur faible nombre et non par sagesse. Quand je lis (p. 77) que « le bon sauvage de la forêt vierge ou le berger nomade en quête de paturages distinguaient mieux que nous l'utile et le nuisible », je m'étonne de la candeur de l'auteur. Habitants des forêts et des savanes n'ont que peu de respect pour leur cadre naturel; certains couperont un arbre pour avoir un seul fruit; d'autres laisseront des chèvres et moutons arracher toute herbe et dégrader le sol; les uns comme les autres

auront recours à des feux qui détruiront toute vie animale et végétale. D'ailleurs, ces faits sont encore constatables dans de nombreux pays du Tiers Monde.

Que d'autres illusions, aussi, de la part de l'auteur !

Il met en doute, p. 88, la « prétendue » agressivité innée de l'être humain. Je ne veux pas exagérer celle-ci, mais l'homme est quand même pratiquement le seul être vivant à tuer sans nécessité physique.

Il fait ressortir, p. 116, la « qualité » de certains protagonistes de l'aventure humaine : les Espagnols dans la conquête de l'Amérique, les Britanniques dans la construction de leur empire. Il serait, à mon sens, plus équitable de reconnaître à ces protagonistes du courage et de la chance, ainsi que, et surtout, des techniques plus avancées. Je doute de la supériorité qualitative de Cortez par rapport à Montezuma, de Pizarre par rapport à Atahualpa, de Clive à l'égard de Tippoo-Sahib.

Si je reproche à M. Peccei de ne pas tenir compte de la réalité du passé, je regrette aussi qu'il ne formule guère pour l'avenir de propositions concrètes. Je sais que c'est difficile, sinon impossible. Mais changera-t-on cet avenir avec de belles phrases, quelle que soit la valeur et l'autorité (j'allais écrire « qualité ») de leurs auteurs ?

M. Peccei écrit, p. 135 : « Il faut créer à l'avance la conscience de l'impératif d'une solidarité globale » ; et il cite, p. 126, Jean-Paul II : « Il y a une dimension fondamentale qui est capable de bouleverser jusque dans leurs fondements les systèmes qui structurent l'ensemble de l'humanité » !!!

Au risque de paraître un débile mental, je préférerais un langage plus clair et des propositions plus concrètes.

Je suis d'accord avec M. Peccei quand, dans les dernières pages de son livre, il souhaite un renouveau de la spiritualité et la création d'un nouvel humanisme. Qui peut, en effet, parmi ses lecteurs, ne pas être d'accord ? Mais en dehors de ceux-ci, que signifient spiritualité et humanisme aux milliards d'êtres humains qui ne savent pas si demain ils seront encore en vie ?

En conclusion, M. Peccei a écrit quelques pages qui, à juste titre, font le point de la situation présente. C'est bon ; mais certes pas suffisant.

Car ce n'est qu'un beau discours de plus, généreux d'intentions, mais très technocrate ou universitaire et qui ne présente qu'un seul « petit » défaut : être écrit par quelqu'un qui, fort heureusement pour lui, est bien loin des problèmes dont il traite.

Maurice PONCELET

*Faculté d'administration  
Université d'Ottawa*

## *HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES*

DE LUCA, Anthony R. *Great Power Rivalry at the Turkish Straits: The Montreux Conference and Convention of 1936*. New York, Columbia University Press, 1981, 224 p.

L'auteur de cet ouvrage d'histoire diplomatique se fixe, dans sa préface, l'objectif suivant : préparer une étude compréhensive des intérêts géopolitiques autour des détroits du Bosphore et Marmara dans le cadre des relations internationales du 20<sup>e</sup> siècle. Pour atteindre cet objectif, l'auteur divise son propos en deux volets : 1) démontrer que la Convention de Montreux ne représente guère une victoire pour le principe de la loi internationale et de la sécurité collective mais, au contraire, que la Convention prouve toujours la prédominance des souverainetés étatiques et de la diplomatie des alliances ; et 2) démontrer que la guerre froide, depuis les années quarante, a différé toute remise en question de la Convention de Montreux.

Ainsi, dans un renouveau possible du conflit entre les grandes puissances, la Convention pourrait être un prélude au jeu politique pour la domination d'un levier stratégique de l'alliance occidentale, la Turquie faisant partie de l'OTAN avec des frontières communes avec l'URSS.